

Pour une épistémologie située : création littéraire et ethnologie

Sylvie Sagnes

Chargée de recherches CNRS, IIAC – Equipe LAHIC (EHESS, CNRS)

Présidente de l'Ethnopôle GARAE, Carcassonne

L'axe 1 du projet scientifique et culturel de l'Ethnopôle GARAE (Groupe audois de recherche et d'animation ethnographiques), de portée épistémologique, vise à proposer une autre histoire de l'ethnologie européenne. Ce programme se fonde sur le constat qu'il existe plusieurs histoires de l'ethnologie de l'Europe que l'on peut classer, *grosso modo*, en deux générations¹. La première a construit son récit comme une généalogie de disciplines : le savoir des antiquaires a fait place à l'histoire des mœurs locales devenue *folk-lore* – le mot est forgé à Londres en 1847 – et à ses dérivés nationaux (*Volkskunde, demologia, etc.*), qui ont précédé l'ethnographie ou l'ethnologie du proche. La seconde génération tient davantage compte de l'état des savoirs à chaque étape et fait se succéder des synchronies contextualisées. Certains travaux mettent ainsi en évidence la prééminence, à partir des années 1830, du modèle naturaliste dans la constitution du savoir ethnologique, quand d'autres soulignent la corrélation entre l'émergence des ethnologies et le développement du « grand récit » de la Nation².

Sans contester la valeur heuristique de ces deux modèles, Daniel Fabre esquisse une troisième voie, en mettant l'accent sur les « opérations » qui fondent le champ complexe du savoir produit par les sociétés sur elles-mêmes, ses contenus et ses modes d'élaboration. Son projet d'histoire de la discipline est de fait assez proche de celui que propose George W. Stocking dans son *History of Anthropology*³, mais il en diffère, et par son périmètre, et par la manière de le penser. En effet, l'anthropologue américain s'est volontairement limité à une investigation dans le monde académique anglo-saxon, où a longtemps prévalu le « grand partage » entre l'Occident et les « autres ». Stocking ramène ainsi la « pulsion anthropologique » au souci de saisir et de comprendre l'altérité, autrement dit l'Autre non-européen, négligeant de fait les « autres » chez soi, du proche. Par ailleurs, Stocking ne s'attache que secondairement à l'immersion du projet anthropologique dans le champ du savoir et de la culture. Daniel Fabre préfère pour sa part partir « des situations où un discours dans lequel nous reconnaissons le souci anthropologique émerge du champ intellectuel, et [...] esthétique »⁴. Il s'agit donc de *situer* la pratique ethnographique, dans sa relation avec les mouvements de la pensée, des

¹ Daniel Fabre, « D'une ethnologie romantique », in Daniel Fabre et Jean-Marie Privat (dirs), *Savoirs romantiques. Une naissance de l'ethnologie*, Presses Universitaires de Nancy, 2010, p. 5-75.

² Eric J. Hobsbawm, *Nations and Nationalism Since 1780: programme, myth, reality*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990 ; Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales*, Paris, Le Seuil, 1999 ; Pierre Rosanvallon, *Le Peuple introuvable. Histoire de la représentation démocratique en France*, Paris, Gallimard, 1998 et *La Démocratie inachevée. Histoire de la souveraineté du peuple en France*, Paris, Gallimard, 2000.

³ *History of Anthropology*, collection dirigée par Georges W. Stocking, University of Wisconsin Press, 1983-2010.

⁴ Fabre, *op. cit.*, p. 8.

sciences, des arts et des lettres classiquement périodisés (l'Humanisme et l'Âge classique, les Lumières, le Romantisme, le Réalisme et le Surréalisme), et de saisir à chaque moment-clé de la définition disciplinaire, la manière dont s'incarne l'intérêt pour les savoirs des différences, à travers les praticiens eux-mêmes (voyageurs, observateurs-descripteurs, collectionneurs, imagiers, polygraphes), les « espaces sociaux » (l'académisme local, l'atelier, le musée, la revue, l'exposition, l'archive), les « procédures » (les usages du document, du carnet d'enquête, du dessin, du film, de la photographie, de la correspondance scientifique, etc.), les objets (l'œuvre orale, l'art populaire, la culture matérielle, le rituel, etc.).

Prenant au sérieux « le constat récurrent que l'anthropologie est de tous les savoirs académiques celui qui a conservé le plus de liens et d'affinités avec la création littéraire et artistique, comme avec la philosophie au sens où l'entendaient les Lumières, nous nous sommes délibérément situés à ce carrefour en privilégiant non tant les importations de l'anthropologie dans la littérature, l'art et la philosophie morale et politique que les cristallisations de savoirs qui émergent au lieu où les disciplines et arts ne sont pas identifiés et séparés comme ils le seront plus tard », étant bien entendu que « concernant l'anthropologie, le lien avec ces pratiques précédentes n'est jamais tout à fait rompu et [que] son évidence nourrira souvent les interrogations de la discipline sur elle-même et sur l'idée de scientificité qui la fonde ». Et Daniel Fabre d'en appeler à la figure tutélaire de Claude Lévi-Strauss qui « définit l'anthropologie non comme une "science" mais comme un "savoir" et, finalement, comme un "art" »⁵. Cette « autre » histoire de la pratique ethnologique s'inscrit dans ces deux directions privilégiées, l'art et la littérature. Si la relation à l'art a fait l'objet de plus d'un chantier au sein du LAHIC (Laboratoire d'anthropologie et d'histoire sur l'institution de la culture)⁶, la relation à la littérature a été (et est encore) plus spécialement l'affaire de l'Ethnopôle GARAE.

Il faut dire que les lieux qui nous abritent à Carcassonne, la « Maison aux cents fenêtres », rebaptisée « Maison des Mémoires », nous y incitent. C'est là une maison d'écrivain, celle du poète surréaliste Joë Bousquet, au chevet duquel s'est pressée toute l'avant-garde littéraire et artistique de l'entre-deux guerres et des années noires. S'y retrouvaient également les membres du GAEF (Groupe audois d'études folkloriques), créé en 1937, qui nourrissaient d'ethnolinguistique et de toute la matière collectée (contes, usages, etc.) l'œuvre du poète paralysé, ainsi que, pour nombre d'entre eux (René Nelli, Jean Lebrau, Louis Alibert, Pierre Sire), la leur propre.

* * *

Au départ, ce projet d'exploration se donnait pour assise quatre moments et devait se concrétiser par quatre expositions : *L'ethnologie sous les Lumières*, *Le regard romantique*, *Le moment réaliste*, *Ethnologie et surréalisme*. Deux ont pour l'heure été réalisées, l'une et l'autre rattachées au romantisme (*Ethnologies. Le regard romantique*⁷ et *Gaston Vuillier ou le trait du voyageur*⁸ qu'accompagnait un catalogue⁹), témoignant d'emblée des bifurcations que la recherche s'autorise, en fonction de ses découvertes ainsi que des opportunités qui lui sont offertes (comme récemment le dépôt d'un fonds), lesquelles ont pris le pas sur la feuille de

⁵ *Ibidem*.

⁶ Voir *Gradhiva*, dossier « Du Far West au Louvre : le musée indien de George Catlin » 3, 2006 ; dossier « Arts de l'enfance, enfances de l'art », 9, 2009.

⁷ Exposition consultable en ligne : <http://www.garae.fr/spip.php?article406>

⁸ Exposition consultable en ligne : <http://www.garae.fr/spip.php?article407>

⁹ Daniel Fabre, Anna Iuso, (dirs), *Gaston Vuillier ou le trait du voyageur*, Carcassonne, Editions Garae Hésiode, 2002.

route initiale. De fait, seuls deux des volets de ce programme initial ont été mis en œuvre, *Le regard romantique* et *Le moment réaliste*, donnant lieu chacun à un ouvrage publiés dans la collection *Ethnocritiques. Anthropologie de la littérature et des arts*, aux Presses universitaires de Nancy. Quant aux Lumières et au surréalisme, ils ont fait place à d'autres curiosités, à commencer par la littérature régionaliste.

Initialement appréhendés dans un autre programme, celui des journées Archivethno, les écrivains régionalistes venaient après les instituteurs, les curés, les missionnaires qui avaient retenu notre attention au cours des rencontres précédentes. Et puis, faisant le constat de la mobilité des lignes de démarcation et des points d'intersection positionnant l'une par rapport à l'autre cette littérature et l'ethnologie, lignes et points comme bousculés par la notion de folklore, nous avons opté pour une autre mise en objet et choisi d'interroger la manière dont le folklore a agi, travaillé et recomposé cette relation complexe.

Se sont ensuite imposées à notre attention les littératures de l'imaginaire (fantasy, fantastique et science-fiction). Nous nous sommes retrouvés engagés dans cette direction par deux des contributions du précédent atelier¹⁰ qui mettaient en évidence une hybridation des genres assez inattendue, à savoir un métissage de la veine régionaliste et de la littérature fantastique. Le chantier est en cours, aussi ne sera-t-on pas surpris que les lignes qui suivent ne l'abordent que marginalement. Simplement, on notera que ces littératures de l'imaginaire partagent avec la discipline anthropologique un certain nombre de questionnements portant sur les origines, les frontières de l'humanité, la diversité des sociétés humaines et l'universalité de l'Homme, l'inégale ou l'égale dignité des cultures, le relativisme culturel, la possibilité du dialogue interculturel, les phénomènes identitaires, etc. Pour le moins évidente ainsi formulée, la parenté entre ces littératures et l'anthropologie n'a été interrogée jusqu'ici qu'incidemment, l'anthropologie, pas plus que les études littéraires, n'y ayant vraiment prêté attention. Aussi avons-nous eu du mal à rallier les bonnes volontés sous nous notre bannière, mais celles que nous parvenons à mobiliser nous ouvrent des perspectives de collaboration stimulantes. C'est le cas de l'équipe d'accueil pluridisciplinaire RIRRA21 (Représenter Inventer la Réalité, du Romantisme Au XXI^e siècle) de l'Université Paul Valéry à Montpellier, qui nous associe à la préparation d'un colloque dédié à l'ethnofantasy, ainsi que du CRLV (Centre de Recherche sur la Littérature des Voyages), à l'Université d'Aix-Marseille, qui, lui, compte sur le partenariat de l'Ethnopôle dans le cadre d'un programme de recherche autour des géographies et des voyages imaginaires.

Enfin, nous ouvrons cette année un nouveau chantier, celui des littératures paysannes, suite à l'accueil dans notre fonds documentaire, à l'automne 2019, de la collection d'ouvrages constituée par l'AEAP (Association des écrivains et artistes paysans). Sur ce point, cette présentation sera encore moins loquace que sur le précédent, puisque nous n'en sommes qu'au stade de l'intention. Il importe néanmoins de préciser le caractère, disons plus « flottant », de cette littérature. Outre qu'elle ne se rattache pas à un « moment » mais s'inscrit dans la diachronie, elle renvoie à une catégorie d'auteurs extrêmement élastique, reflet de la diversité sociale du monde paysan lui-même, conséquence aussi d'une désignation et d'une auto-désignation finalement peu contrainte par l'adjectif « paysan », laquelle autorise, par exemple, l'inclusion parmi les auteurs d'enfants ou de petits-enfants de paysans. S'ajoutant à toutes ces indéterminations, le corpus auquel elle renvoie est loin de composer un tout cohérent, et ce sur

¹⁰ Christiane Amiel, « La voie de l'imaginaire : Luc Albery, un romancier "mythographe" », pp. 115-129 et Claudie Vosienat, « L'outre-monde des campagnes. Folklore et fantastique, d'Henri Vincenot à George Sand », pp. 91-114, in Sylvie Sagnes (dir.), *Littérature régionaliste et ethnologie*, Arles, Museon Arlaten, Ethnopôle Garae, Actes Sud, 2015.

tous les plans, aussi bien formel, linguistique que thématique. Quoi qu'il en soit des difficultés que sa saisie présente, cette littérature n'en est pas moins à sa place dans notre programme, ainsi que le suggère la polygraphie de certains auteurs, comme par exemple celle d'une Marcelle Delpastre.

* * *

Justement, cette polygraphie forme un indice fort des liens qui unissent création littéraire et ethnologie. Les profils hybrides d'anthropologues et d'écrivains hantent nos différents chantiers, y compris du côté des littératures de l'imaginaire. Il n'est qu'à songer à Claude Seignolle ici ou à Chad Oliver outre-Atlantique pour s'en convaincre, à moins de s'en remettre au québécois Martin Hébert qui ne craint pas d'affirmer : « il semble aujourd'hui que si vous n'écrivez pas de science-fiction, votre anthropologie est périmée et que si vous ne lisez pas d'anthropologie, votre science-fiction est dépassée »¹¹. Mais la séparation entre les deux exercices, entre le faire science et le faire lettres¹², n'a pas toujours prévalu. À l'époque romantique en effet, la distinction n'est pas bien stabilisée, et c'est davantage à une polyphonie du texte qu'à une polygraphie des auteurs que l'on a affaire. Le document (le fait observé, le dire collecté) n'est pas alors transposé à l'état brut. La critique positiviste en embuscade n'a pas manqué de reprocher aux romantiques leurs reformulations et partant leurs trahisons. Ce reproche, du reste, est récurrent. Il refait surface à l'heure où perce la littérature régionaliste, sous la plume virulente d'un van Gennep notamment, tout aussi enclin à vilipender l'usage du folklore par Georges Sand qu'à condamner le jeune Henri Pourrat, animé du désir de « remettre en sève » le folklore auvergnat. Ceci dit, face aux reproches de subversion du pittoresque par le romanesque, soit par inclinaison sentimentaliste, soit par souci d'esthétisation, soit par zèle revivaliste, la littérature n'est pas en reste et, si elle ne rend pas coup pour coup, elle n'affûte pas moins ses arguments, accusant les folkloristes d'être aussi nuisibles au folklore que les touristes et les groupes folkloriques, du fait de leur approche scientifique par définition aseptisante. Cela étant les coups portés par la littérature peuvent aussi l'être de manière beaucoup plus subtile. Il n'est pas rare en effet que l'écrivain travaille à invisibiliser la matière folklorique dont il s'inspire, voire s'évertue à la renier, parce qu'à même de faire échec à ses prétentions à atteindre l'universel et donc de ruiner ses aspirations à la reconnaissance, ou parce que susceptible de desservir une autre cause à défendre, telle la dignité d'une langue dominée comme l'occitan (Nelli, Rouquette). À l'heure critique de la spécialisation des savoirs et de la sacralisation de l'expérience de création, pareil rapport « à la "je t'aime moi non plus" » s'explique, en même temps qu'il donne sens aux noces secrètes de la littérature et de l'ethnologie, qui s'écrivent alors entre les lignes ou à l'encre sympathique... mais qui s'écrivent quoi qu'il en soit.

Outre la polygraphie des auteurs, ou la polyphonie des textes, un autre indice de cette alliance plus ou moins avouable est la convocation de plus en plus fréquente du personnage de l'anthropologue dans l'œuvre littéraire, sinon en domaine francophone¹³, du moins en domaine

¹¹ Martin Hébert, « La Science-Fiction et l'Anthropologie : des récits entrecroisés. Première partie : des origines aux livres univers », *Solaris*, 183, 2012 ; « La Science-Fiction et l'Anthropologie : des récits entrecroisés. Partie 2 : Du postcolonial au post-humain », *Solaris*, 185, 2013, p. 105.

¹² Sur « les deux livres de l'ethnographes », voir Vincent Debaene, *L'adieu au voyage. L'ethnologie française entre science et littérature*, Paris, Gallimard, Coll Bibliothèque des sciences humaines, 2010.

¹³ Devevey Éléonore, « De l'anthropologue comme personnage au roman comme anthropologie ? Sur *La bête faramineuse*, de Pierre Bergounioux, et *Naissance d'un pont* de Maylis de Kérandal », *Temps zéro*, n° 9, 2015 [En ligne] ; *Terrains d'entente : anthropologues et écrivains dans la seconde moitié du XX^{ème} siècle*, Thèse, (sous la direction de Laurent Demanze et de Vincent Debaene), Lyon, Université Lumière Lyon II, 2017.

anglo-saxon¹⁴. En ce qui concerne les chantiers que nous avons ouverts, l'intrusion de l'anthropologue se vérifie plus particulièrement dans les littératures de l'imaginaire, avec des auteurs comme Ursula K. Le Guin, Kurt Vonnegut, Ray Bradbury, Gene Wolfe, Isaac Asimov. Qu'ajoute alors la transposition de l'ethnographe dans des mondes imaginaires, dans des réalités étranges ou dans des visions futuristes ? On peut espérer qu'elle échappe au traitement habituel de ce personnage en littérature, qu'a mis en évidence Jeremy McClancy, traitement qui soit élève le personnage au rang de héros, soit le tourne en ridicule, ce qui, dans un cas comme dans l'autre, n'apporte pas grand-chose au programme anthropologique du roman. Nos travaux le diront.

* * *

Venons-en à présent plus précisément aux « correspondance[s] entre chemin[s] de connaissance et [...] style[s] d'écriture »¹⁵. Daniel Fabre a mis en évidence la réinvention, par les Romantiques, du roman historique. À l'aube du XIX^e siècle, dans le sillage de Walter Scott et Fenimore Cooper, une révolution s'opère en effet dans les manières de raconter, perceptible aussi bien du côté du roman que du côté de l'histoire. Parmi les innovations observables, il en est qui touchent aux personnages qui désormais représentent bien plus qu'eux-mêmes, à savoir le peuple. Forts de leur dualité, ils font tenir ensemble récit national et drame individualisé. Au nombre de ces personnages, se distinguent les figures de derniers (le dernier Ménestrel de Scott, le dernier des Mohicans de Cooper, les derniers Bretons de Souvestre, Ossian le dernier Barde de Macpeherson, etc.), sortes de survenants-survivants, ultimes porte-paroles d'un monde en voie de disparition, voire déjà disparu. Le surgissement de ces derniers en littérature témoigne de la tension qui se fait jour alors entre une foi sans faille dans le progrès et le rejet de celui-ci, ancré dans la conviction d'une funeste fatalité. Car en même temps que domine la conviction que l'histoire nous entraîne inéluctablement vers de glorieux lendemains, s'impose l'évidence que ce mouvement n'emporte pas tout dans son élan et laisse derrière lui des vaincus, des laissés pour compte, des oubliés, et donc des derniers. Se saisissant de ce constat, les Romantiques l'amplifient et le dramatisent, quand de son côté, l'anthropologie naissante, lui emboitant le pas, prend le parti de se tourner vers les cultures défaites, et se montre désormais aussi attentive aux altérités géographiques (comme elle pouvait l'être au temps des Lumières) que sensible qu'aux altérités épocales. Littérature et anthropologie s'assignent de fait la même mission : « témoigner des failles temporelles dans lesquelles des pans de sociétés, des cosmologies culturelles, des modes de vie ont été engloutis »¹⁶. C'est là, dans cette attention commune aux apocalypses culturelles, que se tient l'une des affinités les plus fortes entre littérature et anthropologie.

En quoi le réalisme, dans son rapport critique au romantisme, modifie-t-il la vision du monde et l'orientation des savoirs ? L'objectif qu'il se fixe, représenter la réalité sans idéalisation, va de pair avec les mots d'ordre de rationalité et d'objectivité. Ainsi le roman prend-il en charge l'expression de la réalité sociale, ce qu'il opère diversement : en centrant ses intrigues sur des figures et des situations jusque-là présentes, certes, mais « comme en coulisses », au titre de pittoresque anecdotique ; en jouant de l'intertextualité, autrement dit en accueillant des formes narratives du milieu représenté (des chansons, plaintes, récits de

¹⁴ Jeremy MacClancy, "The literary image of anthropologists", *Journal of the Royal Anthropological Institute*, 11, 2005, pp. 549-575.

¹⁵ Fabre, *op. cit.*, p.38.

¹⁶ *Ibid.*, p. 55.

veillée, etc.) ; en sacrifiant à la « religion du détail » (Hippolyte Babou), cette multiplication faisant du roman réaliste, selon le zolien Henri Mitterand, un « roman ethnologique ». La littérature participe ainsi d'une nouvelle définition de la société, non plus entendue au sens d'un corps organique (tels que le *royaume* ou la *nation*), mais envisagée comme un tout complexe, déterminant pour chaque individu (d'où d'ailleurs l'importance qu'elle accorde au rite). Visant l'individuation (et non la stylisation), attachée au singulier (et non au peuple), elle est le lieu d'un retour du refoulé paysan, ouvrier, urbain, féminin, etc. À cette nouvelle définition de la réalité sociale et culturelle qui prend pied dans le roman, fait écho une certaine « disciplinarisation » de la « pulsion anthropologique », autrement dit une normalisation des savoirs ethnologiques, tangibles à travers le développement de la notion d'enquête, l'attention nouvelle aux objets, institués en *documents* puis en *faits scientifiques*, dotés d'une valeur démonstrative (ce dont rend compte la multiplication concomitante des musées), l'intégration des savoirs sur les mœurs et coutumes, non plus dans le cadre étroit des histoires nationales, mais dans le grand récit de l'histoire de l'humanité qu'esquisse la théorie de l'évolution.

Aux prises avec le folklore, le moment régionaliste est quant à lui plus janusien. Y sont rattachés les écrivains « ethnographes malgré eux » entrevus précédemment. Mais il est aussi des auteurs qui ont assumé cette étiquette. Quoi qu'il en soit, vu des hauteurs de la critique parisienne, l'ancrage régional de leur récit a fort bien pu s'envisager comme « l'extravagance même »¹⁷, en considération des mondes périphériques mis en scènes, mondes déshérités, voire arriérés, offrant au lecteur un dépaysement radical. Soit un effet que l'on retrouve dans les littératures de l'imaginaire et qui ne doit pas être étranger au rejet de ces deux genres dans les limbes de la paralittérature. Cette capacité à dépayser permet aussi de comprendre l'hybridation qu'un Luc Albernay s'autorise entre régionalisme et fantastique¹⁸, comme pour accroître encore le pouvoir de son texte à produire de l'étrangeté. Ce faisant, les possibilités d'hybridation ne sauraient être imputables à la fantaisie ou à la sensibilité accidentelles de quelques auteurs épars, ainsi que l'a démontré Claudie Voisenat¹⁹. Elles nous renvoient en fait aux Romantiques qui déjà prêtaient au folklore une dimension fantastique, le paraient de charme et de poésie, puisant à sa source fascination, envoûtement, trouble, sinon effroi. En reprenant à son compte cet héritage romantique, la littérature régionaliste illustre ce qu'il en est du rapport entre « nos » différents « moments » : ils ne sont pas à proprement parler d'opposition, mais « de cohabitation, d'alliance ponctuelle voire d'inclusion réciproque »²⁰.

Ce constat invite à sonder plus avant la veine régionaliste pour y déceler ce qu'elle doit par ailleurs au moment réaliste. En l'occurrence une lecture *réalisante* au sens où, par « l'effet de réel », le lecteur se voit entraîné dans une exploration compréhensive de l'altérité. Si bien, du reste, que l'anthropologue ne peut que prendre acte de la capacité de l'écrivain à le devancer dans le travail d'explicitation des formes et des systèmes symboliques. Et à condition de laisser là l'habituelle posture de surplomb qui est généralement la sienne à l'égard du texte, il peut même adopter un positionnement d'égal à égal, de manière à dialoguer avec l'écrivain, ce qu'a fait Françoise Zonabend avec Raoul Gain, auteur d'*À chacun sa volupté*²¹. *Réalisante*, la lecture peut aussi s'avérer *réalisée*. Entendons par là les effets du texte dès lors qu'il « devient partie

¹⁷ Daniel Fabre, Jean Jamin, 2012, « Pleine page. Quelques considérations sur les rapports entre anthropologie et littérature », *L'Homme*, n°203 – 204 : 598.

¹⁸ Amiel, *op. cit.*

¹⁹ Voisenat, *op. cit.*

²⁰ Fabre, *op. cit.*, p. 63.

²¹ Françoise Zonabend, *Mœurs normandes. Ethnologie du roman de Raoul Gain : « À chacun sa volupté »*, Paris, Christian Bourgois, 2003.

prenante et agissante du monde réel »²². L'appropriation par le lecteur peut ainsi aller jusqu'à l'identification. Ainsi en Normandie, est-on convaincu que Delphine Delamare, morte à 27 ans en 1848, après avoir trompé et ruiné son mari, médecin à Ry, est la « vraie » Emma Bovary, au point qu'une plaque, dans le cimetière de Ry, est gravée de leurs deux noms²³ ; de même, au cimetière de Péribonka, du côté du Lac Saint-Jean, dans la province de Québec, peut-on se recueillir sur la tombe d' « Eva Bouchard (Maria Chapdelaine) »²⁴. Outre cette lecture réalisée que l'on peut constater du côté du lectorat, la littérature régionaliste favorise du côté de l'écrivain une écriture tout aussi réalisée, par le truchement de laquelle Jean Lebrau endosse et joue le rôle traditionnel de l'*armier*²⁵, Vincenot, qui se laisse volontiers habiter par ses personnages, se pose en médium tandis que Mistral se pense en dernier dépositaire de la tradition provençale en même temps qu'en premier d'une culture provençale renaissante. Où l'on retrouve les potentialités initiatiques, rituelles et mystiques de la lecture aussi bien que de l'écriture, ce qui nous déporte dans un ailleurs des rapports entre littérature et ethnologie, et donc vers d'autres interrogations débordant très largement celles que soulèvent le rapport entre ethnologie et création.

²² Fabre, Jamin, *op. cit.* : 593.

²³ Jean-Marie Privat, 2004, « Emma à Ry. Notes de recherche », *ethnographiques.org*, n°5, [en ligne].

²⁴ Sylvie Sagnes, 2014, « Maria Chapdelaine, les vies d'un roman », *Ethnologie française*, Vol. 44, n° 4 : 587-597.

²⁵ Le messager des âmes dans le domaine occitan.